Fausse sortie

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 35

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-206244

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

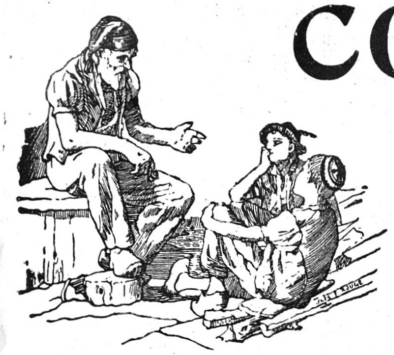
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

47me ANNÉE — N° 35. Samedi 28 août 1909.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES PÊCHEURS DU DIMANCHE

Un dimanche d'été, vers cinq heures du matin. Lausanne ressemble à une ville morte, ses rues silencieuses, traversées seulement par les bandes de touristes courant prendre le premier train du Valais. A Ouchy, en revanche, il y a déjà un bon moment qu'on est éveillé. Les belles matinées de dimanche sont une appréciable source de gain pour les loueurs de bateaux. Ceux qui s'embarquent à ces heures-là ne sont point des villégiateurs, mais de braves Lausannois en vêtements de travail. Tandis que, au logis, les mioches dorment encore à poings fermés, ils naviguent vers l'embouchure de la Vuachère, du Flon ou de la Chamberonne; leur objectif est la friture du dîner, destinée à remplacer le rôti que peuvent s'accorder les ménages dont la bourse ne s'effarouche pas de la hausse de la viande; aussi ont-ils l'air grave de gens allant tâter la fortune.

D'autres pêcheurs, plus modestes encore, se contentent de regarder glisser les péniches à droite et à gauche, et lancent leurs lignes le long des quais. Il en est aussi qui, moyennant vingt centimes, se font transporter en barque sur la digue fermant le bassin de la Compagnie de Navigation. Ouvriers aux traits bronzés, aux fortes mains calleuses, ce sont les habitués de ce lieu; ils y ont chacun leur place, que nul ne songerait à leur disputer. Solitaires et taciturnes, ils n'ont d'yeux que pour le bouchon ou le tuyau de plume flottant sous leur nez. A l'ordinaire, ils se servent de deux lignes : une ligne de fond aux hameçons plongeant à deux mètres de profondeur, et une courte et légère ligne volante avec laquelle ils fouettent de temps en temps la surface de l'onde. Quelques-uns assujettissent entre deux blocs de Meillerie le gros bout de la plus longue canne à pêche. Nous en avons vu un qui a remplacé cet amarrage primitif par un petit chevalet de son invention. A côté d'eux, ils ont le panier aux victuailles et la boîte en ferblanc où grouillent les lombrics et les asticots. La pipe aux lèvres, ils pêchent méthodiquement, lançant leur ligne avec précaution, d'un geste doux mais sûr, et ramenant de temps à autre un vengeron ou une perchette, sans que leurs traits trahissent la moindre émotion. Le soleil, devenu peu à peu brûlant, tanne de plus en plus leur nuque et leurs bras aux manches retroussées, mais ils ne s'en soucient, faits qu'ils sont aux labeurs en plein air.

Cependant, vers le milieu de la matinée, une sorte de relâche se produit d'un bout à l'autre de la digue; les joncs ne se lèvent plus que rarement et les langues se délient. On entend, avec le plus pur accent vaudois, des propos comme ceux-ci :

— Ces poisons de perchettes n'en veulent plus!

— Pardine, elles font grève.

— C'est pourtant la bise qui prend.

— Kaisé-té, c'est la vaudaire!

— C'est la vaudaire par dessous, mais la bise par dessus.

— Enfin, comme qu'il en soit, faudra attendre après dix heures pour voir si ça veut repiquer.

— N'empêche qu'Auguste continue à prendre des vengerons.

— Oh! Audiuste, c'est le roi des vengerons.

— Peuh! des vengerons, tu m'en donnerais dix kilos que je les relancerais au lac. Je ne comprends pas que le bon Dieu ne les extermine pas.

— Ma foi, tout le monde n'est pas comme Guintze de Saint-Sulpice, qui n'attrape que des perchettes.

— Et sais-tu comment il les attrape?

— Non.

— Il leur montre la poêle à frire et elles y viennent toutes seules.

— Sacré farceur!

— Je te jure que c'est la vérité, mais il faut avoir le coup comme lui.

— Dis donc, regarde voir ce client qui se baigne.

— Tais-toi, il me dégoute.

— L'eau, c'est pour les poissons.

— Bien sûr, à chacun sa partie.

— Et puis, il n'y a que les gens sales qui ont besoin de se laver.

— Moi, ça me coupe l'appétit.

— Passe-moi ton litre, je te passerai mes pelures de saucisson pour amorcer tes lignes.

La rangée des pêcheurs s'est grossie maintenant de nombreux amateurs venus avec de belles lignes neuves, avec de coquettes bannettes d'osier au couvercle percé d'une ouverture ovale. Les maladresses de ces nouveaux venus, pas plus que leurs mines conquérantes, ne font sourire les vieux routiers de la digue; mais, gênés par leur voisinage, ils redeviennent muets, et, rallumant leurs pipes, surveillent de nouveau le fil de leurs lignes, jusqu'au moment où, le poisson ne mordant décidément plus, ils plient bagage, hèlent d'un coup de sifflet le passeur et regagnent la rive, sinon contents, du moins avec le sentiment de n'avoir pas perdu leur demi-journée. Si l'heure n'est pas trop tardive, ils prennent gentiment trois décis de petit blanc à Ouchy, et laissant le tramway et le funiculaire à ceux qui ne savent plus marcher, rentrent pédestrement à la maison.

Tous les huit jours, aux mêmes endroits de la digue, vous retrouverez ces bonnes gens, aux figures honnêtes et placides, au contact sain et réconfortant. Ils ne vont ni à la montagne ni aux villes d'eaux, et pour cause! Tout leur bonheur gît dans le surcroît de pitance qu'ils apportent à leur famille et dans le menu délassement que leur procurent les beaux dimanches. Ce sont des sages.

V. F.

Fausse sortie. — Il y a à peine deux ans que M. de *** est marié; sa femme est jolie et charmante, et — c'est de bien mauvais goût, n'est-ce pas, entre « gens du monde »? — elle aime son mari.

Et, pourtant, celui-ci est déjà revenu à ses habitudes de garçon; il retourne chaque jour à son cercle, il y joue, il y dîne, — sous prétexte d'affaires, — et il y passe les nuits, absolument comme s'il n'était pas marié à une jeune femme qui mérite à coup sûr une lune de miel plus longue que celle qu'elle a eue.

Le sans-gêne de M. de *** est arrivé à un tel point qu'on s'en est étonné au cercle. L'autre nuit, vers deux heures, il était encore à la table de jeu, quand un de ses amis, qui venait d'entrer, s'écria :

— Comment! c'est vous!... Vous êtes encore là?... Quelle diable de vie menez-vous donc?

— Hé! vous voyez! répondit gaillardement le jeune mari.

— Mais votre femme?... comment s'arrange-t-elle de cela?

— Ah! voilà!... Quand je rentre chez moi de grand matin, je marche à reculons... Et, alors, ma femme se figure que je sors!

VOILA POURQUOI!

On attendait un enfant à la ferme. Le mari, Pierre-Abram, déjà père de deux garçons, souhaitait ardemment une fille, et — pensant ainsi sans doute fléchir le sort — il avait promis, si ses vœux étaient exaucés, de payer le « bouché » à tous les vieux amis.

Tout était prêt pour recevoir le nouveau-né : le berceau garni de petits draps bien blancs et de langes, puis, dans l'armoire, nombre de gracieuses brassières. On avait même d'avance arrêté les prénoms du nouveau membre de la famille : Jules-Daniel, si c'était un garçon; Sophie-Jeannette, si c'était une fille.

*

L'enfant vient au monde. C'est une fille! Une bien belle fille, ma foi! La mère et l'enfant se portent à merveille.

La nouvelle de l'heureux événement vole aussitôt de porte en porte. De toutes parts, on accourt pour féliciter les parents.

Débordant d'allégresse, Pierre-Abram se prépare à descendre en ville pour annoncer la naissance à l'état civil. Mais les amis sont là, qui l'attendent. Ils s'associent à sa joie. Puis, clignant de l'œil, ils lui rappellent malicieusement sa promesse.

Pierre-Abram n'a qu'une parole. « Va comme il est dit! » Et les bouteilles de « bouché » surgissent comme par enchantement de derrière les fagots.

On trinque copieusement à la santé et à la prospérité de la nouvelle venue, de la maman et du papa.

— A présent, c'est pas tout que ça, fait Pierre-Abram, y me faut voir descendre en ville, sans ça le pétabosson aura fermé. Au revoi, les amis!

Et tous : « Au revoi, merci bien. Vivent Pierre-Abram et sa fille! Qu'ils vivent, qu'ils vivent, qu'ils vivent et soient heureux!... Ce sont-là nos vœux! »

*

En entrant au bureau de l'état civil, Pierre-Abram se sentait bien un petit peu... un petit